Document généré le 25 avr. 2024 16:01

Études françaises

La sociologie de la littérature au Canada anglais

John D. Jackson

Volume 19, numéro 3, hiver 1983

Sociologies de la littérature

URI : https://id.erudit.org/iderudit/036800ar
DOI : https://doi.org/10.7202/036800ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Jackson, J. D. (1983). La sociologie de la littérature au Canada anglais. *Études françaises*, *19*(3), 19–33. https://doi.org/10.7202/036800ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La sociologie de la littérature au Canada anglais

JOHN D. JACKSON*

Dans la discipline universitaire de la sociologie, l'étude de la littérature n'occupe pas une place importante relativement à d'autres secteurs, et ceci s'applique davantage encore au Canada anglais. Le but principal de cet essai est de décrire ce qui existe comme sociologie de la littérature au Canada anglais et d'expliquer la direction théorique particulière qu'elle prend. Je tiens à souligner dès le début que la sociologie anglo-canadienne a été influencée principalement par l'empiricisme américain, un fait qui contribue certainement à orienter toute recherche qui se dirige vers des études culturelles.

En 1978, Paul Cappon, sociologue à l'Université de Colombie britannique, publiait une collection d'essais proposant une structure d'études de la littérature anglo-canadienne, principalement dans la tradition de Lukács et Goldmann[1]. Trois années plus tard, un compte rendu de la sociologie de l'art et de la littérature au Canada anglais était publié dans *la Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*. L'auteur était obligé d'avouer que : «Même si la sociologie de l'art n'a pas acquis une place importante dans la sociologie canadienne, certains sociologues ont travaillé dans ce domaine et des sociologues canadiens-français ont soutenu une tradition ininterrompue d'intérêt et de travail dans ce

*(Traduit de l'anglais par Régine Miller.)

1. Paul Cappon (édit.), *In Our Own House : Social Perspectives on Canadian Literature*, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1978.

secteur ...»[2]. Peu à peu, au cours des années 1970, une sociologie de la littérature a commencé à apparaître dans les revues de sciences sociales anglo-canadiennes et à plusieurs colloques professionnels. Aux réunions annuelles de l'Association canadienne de sociologie et d'anthropologie, les sessions consacrées à l'art, la littérature et la culture populaire ont passé d'une ou deux par an à sept prévues pour 1983. Reste à voir si cet intérêt se développera d'une façon soutenue.

Pour trouver une sociologie de la littérature anglo-canadienne, il faut chercher dans le domaine de la critique littéraire. Là au moins on peut déceler une sociologie dans les travaux de ceux qui ont de temps à autre tourné leur regard vers la littérature anglo-canadienne. En réalité, cet intérêt n'est pas nouveau. En 1943, E.K. Brown, dans *On Canadian Poetry*, considérait que les thèmes du colonialisme économique et culturel jouaient un rôle majeur dans le développement de la littérature anglo-canadienne[3]. La position coloniale du Canada anglais vis-à-vis du Royaume-Uni et des États-Unis entraîna très tôt une réaction visant à protéger tout particulièrement les secteurs de la littérature et de l'édition. En 1883, le rédacteur de la revue de courte durée *Canadian Literary Magazine* demandait l'appui de tous ceux qui ressentaient «le désir de voir le Canada posséder sa propre littérature». Dans le même but de protéger ces secteurs, stimuler et conserver une littérature canadienne, D'Arcy McGee, poète et homme politique, imposait dès 1858 des tarifs d'importation sur les livres étrangers[4].

À première vue, deux choses sont évidentes : d'une part, le nombre d'ouvrages qu'on pourrait classer dans la sociologie de la littérature au Canada anglais est minime, et se retrouverait plutôt dans les ouvrages de critiques littéraires que dans ceux de sociologues, d'autre part, une bonne partie de l'intérêt porté à la littérature au Canada anglais se dirige plutôt vers la protection de marchés que vers la pratique culturelle. Pourtant, certaines preuves existent d'une sociologie de la littérature anglo-canadienne.

2. R.A. Sydie, «The State of the Art : Sociology of Art in the Canadian Context», *la Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 18, 1981, p. 15.

3. E.K. Brown, *On Canadian Poetry*, Toronto, Ryerson Press, 1943.

4. La question du protectionnisme dans les arts du Haut-Canada au cours du XIX[e] siècle est discutée dans «*A Philistine Culture? Literature, Painting and the Newspapers in Late Victorian Toronto*», par Karen Davison-Wood, thèse the doctorat inédite, Université Concordia, 1981.

L'exercice qui suit exigera l'étude des œuvres de plusieurs critiques littéraires, ainsi que d'autres plus restreintes au domaine sociologique. Les œuvres critiques qui portent sur la littérature anglo-canadienne sont nombreuses et l'intérêt en est bien établi. Une collection d'essais critiques publiée en 1971 énumère pas moins de 204 entrées bibliographiques ayant trait à la littérature anglo-canadienne[5]. Les critiques que j'ai choisis ne sont certainement pas représentatifs, mais plutôt exemplaires de l'aperçu sociologique qui a été employé dans la critique au Canada. Au cours de cet examen, j'essayerai d'expliquer le type particulier de sociologie qui apparaît dans les œuvres des critiques et celles des quelques sociologues qui ont dirigé leur intérêt vers la littérature comme objet de recherche.

APPROCHES EN SOCIOLOGIE DE LA LITTÉRATURE

Les ouvrages dans le domaine de la sociologie de littérature, quelle que soit la discipline en jeu, peuvent être classés soit théoriquement, soit descriptivement. Je procéderai d'une façon descriptive, apportant des orientations théoriques au débat par l'examen de certaines œuvres. Les catégories proviennent de Routh et Wolff et de Laurenson[6]. On pourrait d'abord parler des «études de littérature sociologiquement conscientes» où l'intérêt est concentré surtout sur les aspects documentaires de la littérature. La littérature est envisagée comme donnée sociologique à travers laquelle est révélée la réalité sociale. Le métaphore du miroir est l'instrument méthodologique d'usage. En sociologie, l'ouvrage de Paul et Linda Grayson dans lequel ils visent à rendre explicite la présentation de la conscience de classe dans les romans anglo-canadiens se trouve dans cette catégorie[7]. Également, un article de Patricia Marchak qui faisait partie de la collection Cappon mentionnée plus haut. Marchak opinait «que cette littérature (anglo-canadienne) peut être lue comme documentation sociologique, exposant dans ses suppositions, son

5 Eli Mandel (édit), *Contexts of Canadian Criticism*, University of Toronto Press, Toronto, 1971

6 J Routh et J Wolff (édit), «The Sociology of Literature Theoretical Approaches», *Sociological Review Monograph 25*, Keele, U K , 1977 D T Laurenson et A Swingewood, *The Sociology of Literature*, MacGibbon and Kee, London, 1971 Pour une élaboration des approches discutées ici, voir Greg Nielsen et John Jackson, «Toward a Research Strategy for the Analysis of English Language Radio Drame and Canadian Social Structure», *Cahiers canadiens de sociologie*, à paraître, 1984

7 Paul Grayson et L M Grayson, «Class and Ideologies of Class in the English-Canadian Novel», *la Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 15, p 265-283

style, son contenu et ses soucis, les transformations à l'intérieur de la société canadienne, d'une colonie britannique [...] à un satellite américain»[8]. L'emploi de la littérature comme outil pédagogique fait aussi partie de cette catégorie d'approches. Bien qu'il n'existe aucun ouvrage anglo-canadien de ce genre, aux États-Unis, par contre, *Sociology through Literature* de Lewis Coser en est un excellent exemple[9].

Une seconde catégorie touche les recherches qui s'intéressent à la genèse sociale de la littérature, dont l'objectif est d'en révéler les origines structurelles et historiques. Un autre aspect de la contribution de Grayson s'applique ici. Dans une étude des principaux auteurs canadiens, ils avancent l'hypothèse que «l'élite littéraire canadienne, par le fait d'appuyer et soutenir des façons d'envisager les choses à travers ses œuvres, et dans ses propres limites, représente une couche importante de la société»[10]. La question à laquelle s'attaquaient les Grayson avait déjà été soulevée par le critique littéraire Robert L. McDougall quand il considérait les classes sociales dans la littérature anglo-canadienne et l'origine sociale de ses écrivains[11]. Dans la même mesure, F.E. Sparshott a relié les modèles critiques et institutionnels à partir desquels s'est développée la critique canadienne[12]. Le récent *Rapport du comité d'étude de la politique culturelle fédérale*, même s'il est loin d'une sociologie de la littérature, révèle assez nettement les structures organisationnelles qui entourent la production littéraire au Canada et les liens État-sociétés dans l'édition[13]. On retrouve des travaux connexes dans lesquels le complexe État-sociétés-communications est exploré, dans la recherche de Clément sur l'élite canadienne et, avant cette date, dans l'œuvre classique de John Porter[14].

8 Patricia Marchak, «Given a Certain Latitude a (hinterland) Sociologist's View of Anglo-Canadian Literature», dans Paul Cappon (édit), *op cit* p 204

9 Lewis Coser (édit), *Sociology through Literature*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice Hall, 1963

10 Paul Grayson et L M Grayson, «The Canadian Literary Elite», *Cahiers canadiens de sociologie*, 3, 1978, p 291

11 Robert L McDougall, «The Dodo and the Cruising Auk Class in Canadian Literature», dans Eli Mandel (édit), *op cit* p 216-231

12 F E Sparshott, *The Concept of Criticism*, Toronto, Oxford University Press, 1967

13 Canada, *Rapport du comité d'étude de la politique culturelle fédérale*, Ottawa, Service d'information, Département des communications, gouvernement du Canada, 1982

14 Wallace Clement, *The Canadian Corporate Elite an Analysis of Economic Power*, Toronto, McClelland and Stewart, 1975, et «Overlap of the Media and

Cette insistance à définir l'appartenance, le contrôle et l'organisation de la production culturelle est une des tendances de la seconde catégorie. On retrouve très peu d'ouvrages qui traitent directement du problème des relations historiques entre la littérature et le développement global du mode capitaliste de production. Paul Cappon et certains contributeurs à sa collection — Endres, Mathews et Fraser — décrivent cette tendance comme étant une direction essentielle pour une sociologie de littérature anglo-canadienne[15].

Finalement, il faut mentionner le corpus d'ouvrages où la littérature est considérée comme une pratique culturelle appuyant et opposant la structure sociale, bien que restant relativement autonome. L'œuvre canadienne n'est pas très bien représentée dans cette catégorie. Dans une certaine mesure, les travaux de Lucien Goldmann s'insèrent ici[16], bien que ceux de l'École de Francfort, notamment de Benjamin[17], soient peut-être mieux connus. Cette même approche s'est montrée dominante dans les recherches récentes menées en Angleterre par, entre autres, Raymond Williams et Terry Eagleton[18]. Pour une revue de ces travaux et recherches culturelles anglaises, voir Corrigan et Willis, et Hall[19].

En ce qui a trait aux travaux anglo-canadiens, cette orientation est présente dans la collection de Cappon, bien qu'elle ne soit pas très développée. On la retrouve également dans les travaux émanant du Projet d'étude de théâtre radiophonique à l'Université Concordia[20]. Le théâtre radiophonique se situe peut-être mieux dans le domaine de la «culture populaire» et des «études de média» que dans la littérature. En vérité, c'est dans ces derniers

Other Elites», *Cahiers canadiens de sociologie*, 2, 1977, p. 205-214, John Porter, *The Vertical Mosaic*, Toronto, University of Toronto Press, 1965.

15. Paul Cappon (édit.), *op. cit.*

16. Lucien Goldmann, *le Dieu caché; étude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard, 1955.

17. Walter Benjamin, *Illuminations*, New York, Schocken Books, 1969, et «The Author as Producer», *Understanding Brecht*, London, New Left Books, 1973.

18. Raymond Williams, *Marxism and Literature*, Oxford, Oxford University Press, 1977 and *Culture*, London, Fontana Paper Backs, 1981. Terry Eagleton, *Criticism and Ideology*, London, Verso Editions, 1978.

19. Philip Corrigan et Paul Willis, «Cultural Forms and Class Mediations», *Media, Culture and Society*, n° 2, 1980, p. 297-312. Stewart Hall, «Cultural Studies : Two Paradigms», *Media, Culture and Society*, n° 2, 1980, p. 57-72.

20. Howard Fink et John Jackson, «Radio Drama and Society, Homologies : an Analysis of Joseph Schull's *The Jinker*», *Canadian Drama*, printemps 1983 (à paraître).

secteurs que les travaux s'intéressant à la genèse sociale de matériaux et de pratique culturels sont les plus nombreux dans les recherches anglo-canadiennes. Pour appuyer cette observation, je me réfère aux conclusions récentes des recherches menées au Centre d'études culturelles de l'Université Trent, au Programme de théories sociales et politiques de l'Université York, au Programme d'études rhétoriques et populaires de l'Université Memorial de Terre-Neuve, au Programme de communications de l'Université McGill, ainsi qu'au Département de communications de l'Université Simon Fraser.

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE ET LA SOCIOLOGIE

Chacune de ces catégories décrit une perspective sociologique particulière appliquée à la littérature. Elles serviront d'instrument pour un sondage plus poussé des sociologies de la littérature dans la critique anglo-canadienne et de la sociologie comme discipline universitaire. Toutefois, ces catégories cachent une division fondamentale entre les auteurs de ces critiques, qui sont portés à placer la littérature, donc la critique, d'un côté, et la sociologie de l'autre. Fredric Jameson exprime bien ce penchant lorsqu'il se réfère à «cette opposition stérile et statique entre le formalisme et l'emploi sociologique ou historique de la littérature, entre lesquels nous avons si souvent été appelés à choisir»[21]. C'est là le schisme — il devient souvent sectaire dans le milieu universitaire — entre la forme et le contenu, entre l'intrinsèque et ce qui est extrinsèque aux travaux créatifs et originaux. Thomas Höhle, professeur de littérature en Allemagne de l'Est, s'exprime ainsi : «Cette distinction nette entre la science littéraire et la sociologie de littérature, qui devient ainsi une branche de la sociologie, est fondée sur l'opinion qui existe depuis des décennies dans les pays bourgeois, selon laquelle une œuvre littéraire [...] est une entité autonome[22].»

Les conséquences d'une telle décision pour la sciencce ne sont probablement pas plus graves au Canada que dans d'autres pays. La critique littéraire pénétrant dans le domaine du sociologue à contre-cœur, avec une certaine trépidation, et de concert avec la division conventionnelle entre la sociologie et la littérature, déplace souvent son intérêt des formes et traditions

21 Fredric Jameson, *Marxism and Form*, Princeton University Press, 1971, p 331

22 Thomas Hohle, «Probleme einer Marxistischen Literaturoziologie», *Wissenschaftliche Zeitung der Universitat Halle*, n° 15, cité dans J P Strelka, *Literary Criticism and Sociology*, Pennsylvania State University Press, 1973

littéraires à un simple point de vue historique et social. En conséquence, la sociologie de la littérature, telle qu'appliquée par les critiques littéraires, s'insère habituellement dans la première catégorie — la littérature comme document social. L'œuvre critique anglo-canadienne ne fait pas exception à cette règle.

Eli Mandel présente le problème dans sa collection d'essais critiques sur la littérature canadienne : «Supposément, dans la théorie critique, on recherche le genre d'argument qui résoudra la dichotomie forme-contenu qui naît lorsque le matériel artistique — le contenu «canadien» — exige une attention particulière pour des fins politiques ou sociales.» Il demande aussi à ses lecteurs de

> réfléchir sur la question, à savoir si la littérature (canadienne) en soi forme un ensemble adhérent qui se développe d'une façon conséquente, dont le contenu représente son propre corps d'images ainsi que ce corps accru de modèles littéraires traditionnels qui dépasse des limites aussi étroites — on pourrait les appeler «de province» — qu'une frontière nationale[23].

Dans la première citation, le problème est posé simplement. Dans la dernière, une porte s'ouvre pour laisser pénétrer une sociologie de littérature, en passant par l'analyse des relations entre les traditions locales (nationales) et extra-locales et, d'autre part, des moyens par lesquels ce mélange a donné une littérature particulière. Mais ce chemin n'est pas celui que suivent d'habitude les auteurs d'ouvrages critiques anglo-canadiens lorsqu'ils se penchent sur leur littérature canadienne. Pour revenir à Mandel, traiter de la littérature *canadienne*, c'est déplacer son propre intérêt du formalisme — après tout, les formes sont autonomes — au contenu. Northrop Frye, un des critiques littéraires les plus éminents au Canada anglais, suit cette voie. Il affirme que «les formes de la littérature sont autonomes : elles existent à l'intérieur même de la littérature, et ne peuvent être tirées d'expériences externes à la littérature. Ce que l'auteur canadien trouve dans son vécu et son environnement est peut-être nouveau, mais seulement dans le contenu [...]». Il semble donc que l'examen de la littérature canadienne se doit d'être un examen du contenu. En outre : «Même lorsqu'il s'agit d'une littérature dans tous ses genres classiques d'œuvres romanesques et de poésie, elle est étudiée plus significativement comme faisant partie de la réalité

23. Eli Mandel, *op. cit.*, p. 3.

canadienne que comme faisant partie du monde autonome de la littérature[24].»

Le choix est fixé : étudier la littérature anglo-canadienne, c'est adopter des perspectives socio-historiques pendant qu'on se réserve les questions de forme pour des études plus avancées à la recherche d'universaux. Il est à noter, et je reprendrai ce point plus loin, que ni Frye ni Mandel ne maintiennent rigoureusement cette position dans leurs propres travaux. Il reste qu'elle est très répandue dans la critique anglo-canadienne. Si nous reprenons les catégories d'approches, il est évident que le choix place la majorité des travaux critiques sur la littérature anglo-canadienne dans la première catégorie — la littérature comme document social.

Cette tendance a dicté une méthodologie et un débat particuliers à l'analyse et à la discussion de la littérature anglo-canadienne. Le rude climat nordique, l'isolement, la mentalité de frontière et de garnison, les conditions géographiques ainsi que le colonialisme, se réunissent de diverses manières et assez régulièrement pour suggérer une certaine façon de parler de la littérature anglo-canadienne. Les catégories sont tirées d'un contexte socio-historique, envisagé moins comme un squelette ou une forme d'œuvre littéraire, que comme un *fond* de réalités sociales en général. Celles-ci sont donc appliquées à des romans ou œuvres de poésie choisis pour démontrer ce qui rend ces ouvrages uniquement canadiens. En acceptant la division forme/contenu comme une sagesse acquise, la possibilité d'entretenir l'idée d'une relation dialectique entre la forme interne et externe est évitée. C'est ainsi que la littérature anglo-canadienne est citée comme «reflétant» des valeurs de frontière, «exprimant» l'isolement associé à un climat rude et exigeant, et «faisant preuve» de divers genres de mentalités de garnison.

Le débat est évident tant au XIX^e^ siècle, que dans les analyses contemporaines. Les exemples ne manquent pas : dans un essai de Tallman, cinq romans de cinq écrivains, chacun très différent dans son orientation socio-politique (Sinclair Ross, W.O. Mitchell, Hugh MacLennan, Ernest Buckler et Mordecai Richler), sont interprétés selon une seule catégorie — «quelle que soit la fenêtre que l'on choisisse, et quelle que soit la personne qu'on regarde, la première impression, c'est un sentiment d'*isolement*»[25]. Cette même tendance est présente dans l'analyse des

24. Northrop Frye, «Conclusion», dans Carl F. Klink *et al.* (édit.), *Literary History of Canada : Canadian Literature in English*, 2^e^ éd., vol. 2, Toronto, University of Toronto Press, 1976, p. 347 et 334.

25. Warren Tallman, «Wolf in the Snow», dans Eli Mandel, *op. cit.*, p. 232.

romans anglo-canadiens de Moss, dans laquelle «les modèles engendrés dans nos romans par l'exil [...] penchent vers l'une ou l'autre de quatre phases distinctes qui se conforment à l'évolution historique du Canada : l'expérience de la garnison, la frontière, la colonisation et l'immigration»[26]. On la retrouve dans *Survival*, où Atwood construit une typologie de victimes fondée sur les catégories classiques de réalités sociales et historiques[27].

Il est caractéristique de ce genre de critique et d'emploi de la sociologie que les catégories soient acceptées en tant que faits réels dans le contexte historique et social. La question ne se pose jamais de savoir si «les structures de sentiments dans lesquelles doit être comprise cette référence rétrograde n'est pas essentiellement une question d'explication historique ou d'analyse. Ce qui est vraiment significatif, c'est le genre particulier de réaction»[28]. La question «Pourquoi ce débat en particulier»? n'est pas posée. Si elle l'était, l'analyse pourrait très bien suivre une autre voie que celle de la sagesse acquise que contiennent les textes d'histoire canadienne — porteurs du débat — pour prendre celle de l'analyse historique, et se détacher aussi des catégories telles que l'«isolement», la «garnison» et la «frontière» — vides de contenu social ou politique — pour se concentrer sur celles tirées de la logique des objets de recherche. Mais pour ce faire, il faudrait rejeter la nécessité du «choix stérile» cité plus haut par Jameson.

Bien que la méthodologie reste la même, le potentiel d'une rupture avec le débat apparaît lorsque les termes «colonialisme», «régionalisme» et «classe sociale» sont employés. Il est difficile d'éviter les questions de pouvoir, de domination et d'hégémonie lorsqu'on se tourne vers la substance de ces catégories. De plus, ces catégories particulières font entrer en jeu l'axe principal autour duquel tourne le débat politique canadien. Inévitablement, ce sont l'unité nationale contre la question d'identité régionale, l'hégémonie culturelle américaine et la lutte des classes, qui ressortent. Si cette direction est suivie, la mentalité de «frontière» et de «garnison» acquiert un contenu social. Une remarque de Frye à ce sujet est à noter : «La mentalité de garnison, c'est celle de ses officiers : elle ne peut tolérer qu'un idéalisme conservateur

26 John Moss, *Patterns of Isolation in English Canadian Fiction*, Toronto, McClelland and Stewart, 1974, p 8 (les italiques sont de nous).

27 Margaret Atwood, *Survival A Thematic Guide to Canadian Literature*, Toronto, Anansi, 1972

28 Raymond Williams, *The Country and the City*, London, Chatto and Windy, 1973, p 35

de la part de sa classe dirigeante qui, pour le Canada, signifie la classe moyenne munie de ses mœurs et de ses biens»[29]. Ici le critique évalue, interprète et suit le programme qu'il s'est tracé.

George Woodcock suit ce même chemin dans un récent essai sur le régionalisme dans la littérature canadienne :

> Je pense que nier le régionalisme, c'est nier la nation canadienne telle qu'elle existe historiquement et géographiquement [...] ce point de vue sur la Confédération est différent de l'interprétation centralisante et jacobine des structures politiques canadiennes érigées par le parti libéral au pouvoir [...] il s'accorde mieux avec la réalité historique [...] et est plus proche des activités culturelles du Canada, où les traditions littéraires et artistiques ne sont pas homogènes[30].

Appliquée à la littérature anglo-canadienne, cette remarque fait ressortir en même temps l'interprétation et le programme. Elle s'oppose parfaitement à l'observation suivante :

> L'unité est «liée émotivement à la Confédération et au canadianisme [...] [l'identité] est plus régionale et plus portée à envisager le pays comme étant une série de sections longitudinales [...] l'assimilation de l'identité à l'unité produit les gestes vides du nationalisme culturel; l'assimilation de l'unité à l'identité produit le genre d'isolement provincial qui s'appelle de nos jours séparatisme[31].

Le continentaliste nord-américain Frye s'oppose à Woodcock, porteur d'une vision nationaliste anglo-canadienne basée sur l'autonomie relative des régions socio-culturelles et géopolitiques.

Les deux positions créent une tension dans la littérature canadienne, que Frye reconnaît parfaitement[32], et qui est introduite dans l'analyse seulement quand les dernières catégories ont acquis un contenu social. La catégorie du colonialisme devient beaucoup plus importante dans l'analyse programmatique de Robin Mathews. Mathews adopte une position marxienne, peu développée pourtant, où il examine quelques romans et œuvres de poésie dans le contexte de l'hégémonie culturelle américaine. Il

29. Northrop Frye, *op cit*, p. 350.

30. George Woodcock, *The Meeting of Time and Space Regionalism in Canadian Literature*, Edmonton, Newest Press, 1981.

31 Northrop Frye, *The Bush Garden Essays on the Canadian Imagination*, Toronto, Anansi, 1971, p. III et VI.

32. Northrop Frye, *ibid*, p III.

conclut par un appel pour une méthodologie critique fondée sur une vision socialiste et nationaliste[33].

Il existe un type de critique littéraire au Canada anglais qui, en fait, s'écarte des catégories admises. Néanmoins, sauf pour quelques exceptions, cette critique ne se détache pas du concept de «reflet», qui représente l'instrument principal qui sert à traiter de la question des relations entre les structures sociales et littéraires et les traditions. Toutefois, cette critique fournit une base beaucoup plus solide pour développer une sociologie de la littérature au Canada anglais.

LA SOCIOLOGIE ET LA SOCIOLOGIE DE LA LITTÉRATURE

Le même accent sur la programmation est présent dans la collection de Cappon déjà mentionnée. La direction en est claire :

> Une sociologie de littérature n'envisagera pas notre littérature comme tout simplement un autre moyen de documenter la société, ni tout juste comme exprimant l'individualisme de certains auteurs. Au contraire, elle cherchera à identifier les structures essentielles de la société canadienne et à présenter des problèmes spécifiques sur lesquels la littérature devra se pencher afin de les transformer[34].

Sans qu'il soit question de dénigrer le programme, on se demande s'il serait utile de bloquer toute analyse sérieuse de littérature telle qu'elle est présentée.

Robin Mathews, peut-être grâce à son orientation principale vers la littérature, semble plus ouvert sur la question :

> La littérature fournit la possibilité d'une tension exploratoire entre ce qui fut, ce qui est et ce qui devrait être [...] Une étude de la sociologie de la littérature canadienne [...] signifie unir et éclaircir mutuellement les luttes sociales véritables et le traitement imaginatif de ces luttes dans la littérature du pays[35].

La collection de Cappon reste la seule compilation de documents en sociologie de la littérature émanant de la discipline universitaire. Elle est peut-être prophétique dans son orientation

33. Robin Mathews, *Canadian Literature : Surrender or Revolution*, Toronto, Steel Rail Publishing, 1978.

34. Paul Cappon, *op. cit.*, p. 45.

35. Robin Mathews, *op. cit.*, p. 140-141.

marxiste. Un nombre limité d'autres travaux a paru, dont certains seront examinés plus loin. La pénurie dans ce domaine se comprend mal, mais certaines hypothèses viennent à l'esprit. La plus évidente, c'est que le positivisme a été le paradigme dominant dans la sociologie anglo-canadienne depuis le début des années 1960[36]. En vérité, la base épistémologique et méthodologique du positivisme ne se prête pas à une sociologie de la littérature qui exige au moins une orientation herméneutique et historique. En outre, les orientations théoriques qui accompagnaient le positivisme se sont plutôt dirigées vers l'une de deux directions : soit vers un structuralisme/fonctionnalisme «parsonnien» — ordinairement réduit à une psychologie sociale — ou vers un marxisme grossier[37]. Du point de vue de ce qu'on fait subir à la littérature, il n'y a pas grande différence entre classifier les œuvres imaginatives comme objets de gratification avec la relâche de tension et les fonctions de maintien de l'organisme qui y sont attachées, ou comme simples éléments superstructurels reflétant les relations de production. En réalité, la tradition politico-économique dans la sociologie anglo-canadienne, un mélange curieux de théorie marxiste et de méthodologie positive, ne s'est pas trop attaquée aux questions de culture, mais est restée liée à l'infrastructure économique. La seule exception, c'est qu'à l'occasion, un certain degré d'attention est fixé sur l'organisation de la production dans le domaine culturel. On se demande également jusqu'à quel point la présence d'une forte proportion de professeurs étrangers (surtout dans les arts et sciences sociales) dans les universités anglo-canadiennes a influencé le manque d'intérêt pour la culture canadienne en général et la littérature en particulier.

À part l'intérêt dans la production culturelle au niveau organisationnel et institutionnel, ce qui reste en sociologie comme en critique littéraire, suit plutôt l'orientation littérature-comme-document-social. Des recherches qui se font en ce moment dans ce domaine, celle des Grayson est la plus visible. Dans un article

36 Paul Grayson et D W Magill, *One Step forward, Two Steps sideways Sociology and Anthropology in Canada*, Montréal, Association canadienne de sociologie et d'anthropologie Ceci est un compte rendu intéressant de la situation de la sociologie au Canada anglais au début des années 1980 Un nationalisme anglo-canadien très prononcé est révélé dans les recommandations

37 Il est question ici des travaux du théoricien social américain Talcott Parsons, dont l'influence sur la sociologie nord-américaine fut considérable au cours des années 1950 et jusqu'au début des années 1960 Voir, par exemple, Talcott Parsons, *The Social System*, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1951, et Talcott Parsons *et al*, *Theories of Society*, New York, The Free Press of Glencoe, Inc , 1961

publié récemment, les romans anglo-canadiens sont analysés pour y découvrir des expressions de classe sociale et d'idéologie de classe. Les résultats démontrent la présence du concept de classe «comme division objective dans la société» dans les romans des XIX^e^ et XX^e^ siècles. L'acceptation initiale des relations existantes entre les classes fut suivie d'une période de doute et de contestation, et au cours des années 1930, d'une littérature romanesque où les relations existantes entres les classes étaient rejetées complètement[38]. Deux autres articles des mêmes auteurs traitent de la catégorie de production : la genèse sociale de littérature. Le premier démontre que l'élite littéraire canadienne était dominée par des auteurs provenant des classes moyennes (surtout des professionnels et fonctionnaires) qui avaient des liens étroits avec l'establishment universitaire[39]. Dans le second article, les liens institutionnels entre les membres des élites littéraire et économique sont documentés[40].

Afin de trouver du matériel qui se rapproche de la troisième catégorie (excepté le Projet d'étude de théâtre radiophonique à l'Université Concordia déjà mentionné), il faut revenir à la critique littéraire. Certains aspects des travaux de Mandel et de Frye se rapprochent de cette catégorie. Lorsque Frye s'est occupé de la littérature canadienne, à un niveau général il a traité des relations entre les formes littéraires et les structures sociales dans un contexte autre que l'image-reflet. Sur cet aspect de son œuvre, la fonction méthodologique de ses concepts de mythe et d'archétype a souvent été mal interprétée. Je cite : «Par mythe je voulais dire [...] le principe structurel du poème tel quel. Le mythe dans ce sens est la clé de la vraie signification du poème [...] la signification intégrale présentée par ses métaphores, ses images et ses symboles»[41]. Ainsi, dans son œuvre encyclopédique, *Anatomy of Criticism*, il discute des relations homologues entre les modèles archétypes de littérature élaborés par ses méthodes critiques et les modèles idéologiques de la société. Le romanesque, dit-il, c'est la propagande d'une culture dirigeante. Dans la même voie, il ajoute que la tragédie, c'est la justification d'une aristocratie décadente[42].

38 Paul Grayson et L M Grayson, «Class and Ideologies of Class in the English Canadian Novel», *op cit*, p 265-280

39 Paul Grayson et L M Grayson, «The Canadian Literary Elite», *op cit*

40 Paul Grayson et L M Grayson, «Canadian Literary and Other Elites», *la Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 17, 1980, p 338-356

41 Northrop Frye, *The Bush Garden, op cit*, p ix

42 Northrop Frye, *Anatomy of Criticism*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1957, p 186 et 35

Parlant de la littérature anglo-canadienne et de la poésie en particulier, Frye relie «deux états d'âme» aux formes de poésie, l'un romantique, traditionnel et idéaliste, l'autre perspicace, observateur et humoristique, alternant entre les orientations britannique et américaine[43]. La réflexion critique avancée plus haut reste, mais Frye réussit à ouvrir une porte vers une sociologie complète de littérature.

Il existe d'autres exemples. L'analyse de George Woodcock des œuvres de Hugh MacLennan dans lesquelles «le mythe [...] de l'Odyssée est traduit en termes de vie moderne»[44] en est un. L'analyse de F.W. Watt des romans de Morley Callaghan développée autour d'une relation dialectique entre le nationalisme, le radicalisme et le catholicisme en est un autre[45], ainsi que le court exposé de Robin Endres[46] (dans un contexte réaliste et moderniste) sur *Stone Angel* de Laurence et *Surfacing* d'Atwood.

Dans le monde de la littérature, spécialisé dans l'étude de poésie et des œuvres romanesques, la sociologie au Canada anglais n'a pas encore grand-chose à offrir. Une certaine sociologie de littérature est présente dans les ouvrages de critiques littéraires quand leur intérêt se penche sur la littérature canadienne. En général, c'est une sociologie qui absorbe la littérature comme document social avec quelques excursions dans la genèse sociale de la littérature et dans la littérature comme pratique sociale.

Cela ne veut pas dire qu'il ne se fait aucun travail dans les domaines de la sociologie de la culture et de la théorie culturelle. Les travaux les plus prometteurs semblent s'effectuer à ce niveau. *La Revue canadienne de théorie politique et sociale* qui est dans sa sixième année, est devenue un débouché et une ressource importante pour ces travaux. Dans un seul numéro, le dernier, la discussion va de la reconsidération des œuvres de McLuhan par John Fekete à un essai de Pamela McCallum sur Roland Barthes, et deux essais analytiques sur la présence de la femme dans les films. En outre, la

43. Northrop Frye, «Conclusion», *ibid.*, p. 337.

44. George Woodcock, «A Nation's Odyssey : the Novels of Hugh MacLennan», dans A.J.M. Smith (édit.), dans *Masks of Fiction : Canadian Critics on Canadian Prose*, Toronto, McClelland and Steward Limited, 1961, p. 129.

45. F.W. Watt, «Morley Callaghan as a Thinker», dans A.J.M. Smith (édit.), *ibid.*, p. 116-127.

46. Robin Endres, «Marxist Literary Criticism and English Canadian Literature», dans Paul Cappon (édit.), *op. cit.*, p. 82-124; Margaret Laurence, *The Stone Angel*, Toronto, McClelland and Stewart, 1964; Margaret Atwood, *Surfacing*, Toronto, McClelland and Stewart, 1972.

théorie culturelle a trouvé une niche dans la gamme complète des études en communication dont une grande partie est dirigée vers les aspects de la «culture populaire».

C'est dans ce secteur de développement que les œuvres de McLuhan acquièrent une nouvelle application. L'essai de Fekete est très pertinent ici. Il fait remarquer que McLuhan «est arrivé à définir la culture comme réseau de communication avec lequel tous les objets et activités ont un lien quelconque de sorte «qu'il n'existe aucun secteur qui ne soit pas culturel» dans la société»[47]. Il est certain que la réconciliation des «arts» avec la «communication» et de la «haute» culture avec la «basse» culture rend plus évidente la pénétration du facteur culturel dans toutes les facettes de la pratique sociale. Il faudra donc traiter les éléments culturels, politiques et économiques d'une façon dialectique, et, quant à la littérature, elle devra cesser d'être envisagée sous des formes autonomes ou comme un reflet de la réalité.

47. John Fekete, «Massage in the Mass Age : Remembering the McLuhan Matrix», *Revue canadienne de théorie politique et sociale*, 6, 1982, p. 53.